

Daniel Davis : « Le cessez-le-feu est terminé » avec l'Iran et la guerre s'intensifie avec la Russie

Le lieutenant-colonel Daniel Davis est un vétéran de combat à quatre reprises, lauréat du prix Ridenhour pour la recherche de la vérité, et animateur de la chaîne YouTube Daniel Davis Deep Dive. Le lieutenant-colonel Davis explique comment les États-Unis sont revenus en guerre contre l'Iran et approfondissent également leur implication dans la guerre contre la Russie. Daniel Davis Deep Dive : <https://www.youtube.com/@DanielDavisDeepDive/videos> Achetez les produits dérivés de Diesen : <https://diesen-shop.fourthwall.com/en-nok> Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : <https://glennDiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glennDiesen> Soutenez les recherches du professeur Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glennDiesen> Buy me a Coffee : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bienvenue à nouveau. Nous sommes rejoints une fois de plus par le lieutenant-colonel Daniel Davis, vétéran de combat à quatre reprises et animateur du podcast *Daniel Davis Deep Dive*. Je mettrai un lien vers son excellent podcast dans la description. Merci d'être avec nous. Alors, il semble que les États-Unis repartent en guerre contre l'Iran, tout en renforçant leur implication dans la guerre contre la Russie, si l'on en croit certaines déclarations faites en ce moment au sommet de l'OTAN. Je me suis dit qu'un bon point de départ serait peut-être l'Iran. Comment en est-on arrivé là, exactement ? D'après ce que j'ai compris, l'Iran aurait attaqué des navires civils qui ne respectaient pas l'administration iranienne du détroit d'Ormuz. Quoi qu'il en soit, on nous dit maintenant que Trump qualifie les Iraniens d'ordures, que le protocole d'accord est mort, et qu'il compte frapper l'Iran très durement. Je me demande aussi si on peut analyser un peu tout ça... Oui, je suppose qu'aucun de nous ne croyait vraiment que cette trêve durerait, mais malgré tout, cette fin paraît extrêmement brutale et violente.

#Daniel Davis

Tu sais, Glenn, au fond, le problème, c'est que le président Trump n'a aucune idée de ce qu'il fait. Il ne sait tout simplement pas. Et je ne dis pas ça pour l'insulter. Je me base sur ses propres mots et sur ce qu'on voit se passer. Il s'est enfermé dans une situation dont il ne sait pas comment sortir. Tous les leviers qu'il utilisait avant pour réussir, pour faire pression sur les gens, les contraindre, les

menacer, tout ça a toujours marché jusqu'à présent. Mais là, il ne sait plus comment réagir, parce que soudain, toutes ces méthodes qui ont toujours fonctionné, pas seulement pour lui mais aussi pour d'autres présidents avant lui, sont en train de s'essouffler.

Ils n'y arrivent pas, même quand on déploie une grande puissance militaire. Et cette dynamique s'est vraiment vue hier soir, à bord d'Air Force One. Il a donné une interview où on lui a posé la question, très directement : est-ce qu'on retourne à une guerre à grande échelle ? Pas seulement, est-ce que le protocole d'accord est mort, ou est-ce que le cessez-le-feu est mort, mais bien : est-ce qu'on repart en guerre ? Et sa réponse littérale, les premiers mots qu'il a prononcés, c'était : je ne sais pas. Je ne sais pas. Mais il a ajouté que si on y retournait, ce serait plus facile... mais aussi plus sanglant. Et il a continué sur ce ton. Mais sa première réponse, en tant que commandant en chef des forces armées des États-Unis, l'homme qui nous a entraînés dans cette guerre, c'est qu'il ne sait pas quoi faire maintenant.

Et quand la personne qui prend les décisions ne sait pas vraiment ce qu'elle fait, et qu'en plus elle vient de vivre cette expérience récente, cet épisode où elle a voulu utiliser la force militaire... Il s'est même vanté d'avoir frappé vingt pour un, en disant : « Je ferai pareil s'ils ne retiennent pas la leçon. » Sauf qu'il ne dit jamais quelle leçon ils sont censés retenir. Il n'a même pas une idée claire de ce que cette puissance est censée accomplir. Et ça, en soi, c'est un énorme problème. Mais surtout, ça ne marche pas. Peu importe ce qu'il croit vouloir leur faire faire — et je pense que, globalement, il veut juste qu'ils se soumettent, qu'ils se cachent, qu'ils disparaissent — un peu comme ce qui se passait avant, quand... je ne me souviens plus si Obama l'a fait, mais en tout cas Biden et Trump, eux, lançaient régulièrement des missiles de croisière sur la Syrie.

Bachar al-Assad se serait caché, ou bien il n'aurait rien fait en réponse. Et je pense que c'est exactement ce qu'ils s'attendaient à voir ici aussi, que ça se passe de la même façon. Regardez ce qui s'est passé au Venezuela. Trump en parle tout le temps. On a eu une grande opération militaire spectaculaire, taillée pour la télé, où on a tué pas mal de gens, avec des hélicoptères, des vidéos impressionnantes, des flammes en arrière-plan... tout ça, c'était de la mise en scène. Ça n'avait rien à voir avec la capture réelle de Maduro. Cette partie-là avait été coordonnée de l'intérieur, et elle aurait pu se faire à un niveau bien plus discret. Mais lui, il voulait du spectaculaire pour la télé. Il l'a eu, il a eu son homme, et tout s'est déroulé proprement, sans pertes, etc. C'est ça, selon lui, la manière dont les choses doivent se passer. Sauf que cette fois, le scénario ne se déroule pas comme prévu, parce que ça ne marche pas. Alors, qu'est-ce qu'il va faire maintenant ?

Il ne sait pas. Vous demandez comment on en est arrivés là. Eh bien, c'est encore un exemple de plus de pourquoi on est dans une situation aussi critique, ici comme dans la guerre entre la Russie et l'Ukraine. Parce qu'on ne veut pas faire le vrai travail de la diplomatie. Quand on a obtenu ce mémorandum d'entente, ça a pris, je crois, depuis le neuf, le huit ou le dix avril, quelque chose comme ça, jusqu'à sa signature finale, le dix-sept juin, si je ne me trompe pas. Donc à peine un

mois pour faire signer un document en quatorze points. Et d'ailleurs, ce n'était jamais un accord, contrairement à ce que le président Trump disait sans arrêt. C'était simplement un point de départ, un repère pour lancer les négociations qui auraient pu aboutir à un accord mettant fin à la guerre.

Et cette juxtaposition, cette confusion des termes, c'est, je pense, plus important qu'une simple question de formulation. Parce que lui, il pensait que c'était un accord, et il voulait aller plus vite que le processus. Il voulait le faire rapidement, juste boucler ça. Alors, au final, il a fini par accepter quelque chose. Et je crois même que toi et moi, on en avait déjà parlé : il ne devait pas y avoir d'accord tant que les deux parties n'auraient pas une liste unique de points, mot pour mot, sur lesquels tout le monde serait d'accord et qu'on pourrait signer. Et jusqu'à tout juste avant la signature, les deux camps avaient encore des versions complètement différentes de ce que ces points étaient censés être.

Mais ensuite, quand l'accord a été signé, il reprenait presque entièrement ce dont parlait la partie iranienne. Et voilà le problème auquel on fait face aujourd'hui. Le point numéro cinq concerne la question de savoir qui contrôle le détroit d'Ormuz. Dans ce point-là, il y a beaucoup de place pour l'interprétation. Et c'est là que se pose le premier problème. Parce qu'on allait très vite pour conclure, juste pour que les deux parties puissent au moins le signer. Du coup, ça a été laissé ambigu, et c'est le premier point de friction. Dans le texte, il est dit que la partie iranienne déterminera les conditions de passage sûr dans le détroit d'Ormuz, et qu'elle ne prélèvera pas de frais pendant soixante jours. Et ensuite, il est précisé que cette période de soixante jours, c'est tout.

Donc, c'était une période de temps très limitée. Et ensuite, le reste de ce paragraphe disait que l'Iran et Oman détermineraient la suite des choses. Du côté iranien, c'était très clair, aussi bien avant la signature qu'après : ils allaient recommencer à facturer des frais au soixante et unième jour. Et ils n'ont jamais dit autre chose. L'Iran a interprété le paragraphe numéro cinq comme signifiant qu'ils devaient définir les fonctions administratives, qu'ils établissaient les règles. Et ils ont dit : « Très bien, voici nos règles. Vous devez suivre cette procédure, obtenir cette autorisation, cette approbation, remplir ces documents, ou peu importe, et ensuite voici le chemin que vous pouvez emprunter. »

Et puis ils ont ajouté, et ça, ce n'était pas dans le protocole d'accord, que si on ne le faisait pas, il y aurait des mesures d'application, et voilà à quoi ça ressemblerait. Eh bien, quand le passage sud des États-Unis a essayé de mettre en place le sien, en violation du protocole d'accord — parce qu'on n'avait aucune autorité prévue dans ce texte —, le protocole que le président Trump avait signé ne nous donnait aucune autorisation pour décider de quoi que ce soit dans le détroit. Mais on l'a pris quand même, et on a dit : voici notre route, par le passage sud, le couloir sud, près des eaux omanaises. Et on a dit : c'est là que ça va se passer. Alors les navires ont commencé à passer par là. Et le côté iranien a répondu : non, c'est nous qui fixons les règles. Vous allez passer par celui-ci, et vous allez suivre ce qu'on dit.

Et si vous ne le faites pas, alors on va vous tirer dessus. Et je crois qu'ils ont eu cet avertissement pendant environ deux jours, puis, le troisième jour, ils ont frappé les navires — ces trois navires. Et

vous savez ce qui s'est passé après ça. Donc, on a interprété cet événement, et le Commandement central, dans son premier rapport le sept juillet, a déclaré que c'était une réponse à la violation du cessez-le-feu par l'Iran, à la violation des termes du protocole d'accord, et qu'on allait continuer à les frapper jusqu'à ce qu'ils reviennent en conformité, ou quelque chose dans ce sens. Mais en réalité, il y a deux interprétations très différentes du même paragraphe, qui avait été laissé ambigu. Et c'est là que réside notre problème.

Ce n'est pas surprenant. Ce n'est pas choquant. Il y a un désaccord, c'est tout. Mais notre réponse, ce rapport de vingt contre un, comme Trump l'appelle, et ensuite il y a eu de sacrées frappes après ça... Dans quel but, Glenn ? Qu'est-ce que vous cherchez à faire, exactement ? Où est la valeur d'une riposte vingt contre un ? Et le CENTCOM a publié cette nuit — je crois que c'est la deuxième ou la troisième nuit d'affilée qu'on fait quelque chose. Tous ces objectifs qu'ils montrent, tu sais, sur ces images en noir et blanc, les vues thermiques et tout ce genre de choses... tout ce qu'on voit exploser, des trucs sur les pistes, des bâtiments un peu partout.

On dirait qu'il y a quelque chose sur l'eau, ou peut-être juste à côté. Mais à quoi ça sert, ça ? Qu'est-ce que c'est exactement ? Est-ce que vous essayez simplement d'être punitifs, de leur nuire pour les empêcher de faire ce que le protocole d'accord leur permet, c'est-à-dire de décider comment... enfin, je ne sais même plus ce qu'on essaie d'obtenir. Mais en tout cas, ça produit l'effet inverse. Parce que du côté iranien, ils ont réagi en disant — et c'est passé par l'une de leurs agences de presse officielles, Fars, je crois — qu'ils avaient un projet de loi déposé au Parlement pour se retirer du Traité de non-prolifération, le TNP, et qu'ils pourraient revoir leur doctrine nucléaire.

Alors, si vous continuez, on pourrait prendre d'autres mesures par-dessus ça. On va continuer à riposter à tout ce qui se passe. Et juste avant qu'on entre en direct aujourd'hui, les Iraniens ont déclaré avoir tiré dix missiles sur une base aérienne en Jordanie. La Jordanie affirme avoir tout intercepté. On saura plus tard ce qu'il en est vraiment. Mais apparemment, ils ont bien ouvert le feu. Donc, ils ne reculent sur rien. Sur aucun de ces points. Alors, où va aller le président Trump ? Eh bien, je n'en sais rien. Et cette guerre, jusqu'où peut-elle aller ? Je ne sais pas non plus, mais ça ne sent pas bon.

#Glenn

Eh bien, c'est là que ça devient étrange — à Washington, on dirait que la mesure du succès, c'est simplement de dire : « Regardez combien de gens on a tués » ou « Regardez l'ampleur des destructions qu'on a provoquées ». Parce que, encore une fois, ça pourrait avoir un sens si c'était une guerre d'usure, où l'on cherche à affaiblir l'adversaire petit à petit. Mais là encore, pour les Iraniens, l'enjeu principal, c'est la sécurité. Et si on sape leur sécurité de manière trop importante, alors oui, ils ont besoin de l'arme nucléaire comme ultime moyen de dissuasion. Ils ont aussi besoin d'un contrôle plus fort sur le détroit d'Ormuz pour pouvoir influencer l'architecture de sécurité régionale. Donc, comme vous le disiez, tout ça paraît vraiment contre-productif.

Mais encore une fois, tant que personne ne remet en cause cette idée — que, oh, regardez combien de gens ont été tués et combien de choses on a détruites, et que ce serait ça, la mesure du succès — ça n'a aucun sens. Il faut vraiment revenir à la question que vous avez posée : en quoi tout ça nous aide-t-il à mettre fin à cette situation ? Mais on dirait que... enfin, si l'objectif, ici, c'est d'épuiser l'autre camp, de le vider de ses forces, alors ce n'est pas n'importe quoi qu'il faut frapper. J'imagine que c'est, vous savez, les installations le long du détroit d'Ormuz. Je ne sais pas exactement comment ça pourrait être réalisé, mais qui épuise qui, à ce stade ? Et Trump a aussi fait remarquer qu'on pourrait s'emparer de l'île de Karg.

Et, vous savez, ce genre de remarques un peu au hasard, on se demande, pourquoi les États-Unis n'ont-ils pas saisi l'île de Karg lors des deux précédentes phases ? Ça semblerait tellement imprudent, une escalade complètement folle. Mais est-ce qu'on en est là maintenant ? On passe directement de la fin de la guerre à une guerre totale, parce que les Iraniens pourraient alors agir contre les États du Golfe, au point de menacer leur existence même. Si, par exemple, ils détruisent toutes leurs infrastructures énergétiques, leurs usines de dessalement, beaucoup de ces pays redeviendraient littéralement des déserts. Alors, selon vous, vers quoi on se dirige ? Est-ce qu'ils vont vraiment dans la direction que Trump suggère ? Oui.

#Daniel Davis

Écoutez, c'est une question tout à fait légitime que vous posez, parce que c'est le président Trump qui a lancé le sujet. C'est lui qui a parlé, très précisément, des usines de dessalement, et du fait qu'ils pourraient viser le pétrole sur l'île de Karg. Et il a même dit, je ne sais pas, peut-être que je voudrais le prendre, dit le président Trump. Ce genre de propos, évidemment, ne fait qu'ajouter encore plus d'inquiétude du côté iranien, qui y voit une lutte existentielle, presque une question de vie ou de mort. Et franchement, le temps ne joue pas en notre faveur. Je pense que, là où le président Trump ne sait pas vraiment ce qu'il fait, les Iraniens, eux, le savent. Et je ne crois pas du tout que leur action ait été improvisée, ni qu'ils aient été surpris que cela déclenche une réponse militaire quand ils ont tiré sur ces navires.

Je pense qu'ils savaient très bien qu'il était probable qu'on allait faire ça. Mais je crois qu'ils comprennent aussi que si le président Trump le fait et qu'il va trop loin, alors ça donne aux Iraniens toute la justification dont ils auraient besoin pour frapper toutes ces cibles dans les pays du Golfe et en Israël. Et ils ont déjà précisé qu'ils le feraient si nous frappions ce genre de cibles. Ils n'ont jamais changé de position là-dessus. Et que le président Trump revienne en disant, eh bien oui, on pourrait le faire... je ne sais pas s'il pense qu'il va les effrayer au point qu'ils se soumettent. Franchement, je n'en sais rien. Mais ça, ça devrait depuis longtemps appartenir au passé. Ils ne se soumettront jamais à des paroles, et ils ont montré qu'ils étaient prêts à tenir bon et à endurer beaucoup, simplement parce que nous le pouvons.

Je crois que j'ai vu — c'était soit le président Trump, soit quelqu'un du département de la Défense hier — une fuite disant que les États-Unis envisageraient, si les frappes de ces derniers jours n'ont

pas fonctionné, que la prochaine étape pourrait viser des villes iraniennes. Et franchement, c'est un crime de guerre. Clairement. On ne peut pas dire : « Bon, maintenant, on va lancer un raid punitif et commencer à frapper des villes iraniennes. » Ça n'a rien à voir avec des objectifs militaires, ni avec le contrôle du détroit d'Ormuz. C'est juste infliger des souffrances à la population pour faire pression sur le gouvernement en s'en prenant à son peuple. C'est littéralement un crime de guerre, pur et simple, noir sur blanc.

Et est-ce qu'on envisage vraiment d'aller dans cette direction ? Franchement, je pensais qu'on ne ferait jamais ça. Mais ils pourraient bien trouver une excuse, tu vois, comme ce pont qu'on a frappé à Téhéran, juste avant la fin des quarante jours. Ce pont-là n'avait clairement aucune utilité militaire, aucun lien avec le conflit dans le Golfe persique ou le détroit d'Ormuz. C'était juste une action punitive. Et Trump a frappé ça, puis maintenant il dit : « Je peux tous les éliminer », et ainsi de suite. Ce qui, encore une fois, constitue un crime de guerre. Et quand on regarde ce qu'on a fait sur ce pont, ce qu'on a fait dans l'océan des Caraïbes, ce qu'on a fait au Venezuela, ce dont on parle à propos de Cuba, et même, bon sang, ce qu'on pourrait être en train de faire au Groenland, sérieusement, comment peut-on dire qu'il ne ferait pas ça aussi ?

Où sont les garde-fous ? Où est l'équilibre des pouvoirs au sein du gouvernement américain ? Où sont les contrepoids ? Ils ont disparu. Avant, c'était la Constitution, la séparation des pouvoirs entre l'article un, l'article deux, le pouvoir exécutif, et les branches judiciaire et législative. Ça existait. C'est fini. Avant, il y avait aussi la loi sur les pouvoirs de guerre de mille neuf cent soixante-treize. Disparue, elle aussi. Avant, il y avait la morale. Elle aussi, envolée. Alors, je ne peux pas exclure qu'il fasse ça. Et écoute, dis-moi ce que tu en penses. J'ai du mal à imaginer un scénario où on irait plus loin, où on lancerait une attaque punitive en tuant des civils dans des villes iraniennes qui n'ont absolument rien à voir avec la guerre.

Et penser qu'ils ne feraient pas tout leur possible pour frapper des cibles similaires en Israël, en Arabie saoudite, au Qatar, aux Émirats arabes unis, et ainsi de suite... ou qu'ils ne mettraient pas leur dernière menace à exécution en quittant le TNP pour se lancer dans la course à la bombe, c'est se bercer d'illusions. D'après ce que m'ont dit des experts techniques avec qui j'ai parlé, s'ils prenaient cette décision, même avec les dégâts causés par le « Marteau de minuit », ce n'est pas le seul endroit où ils peuvent travailler. Dans tout le pays, ils pourraient littéralement avoir une bombe en un mois environ après la décision. Et là, on pourrait très bien voir une détonation nucléaire quelque part au milieu du désert iranien, avec ce message : « La prochaine tombera sur l'un de vos pays si vous continuez sur cette voie. » C'est exactement là où on les pousse si on persiste dans cette approche immorale, contraire à l'éthique et illégale, qui consiste à vouloir les forcer, par la mort, à faire ce qu'on veut.

#Glenn

Non, je suis d'accord. Je pense que les Iraniens perçoivent ça comme une menace existentielle, donc ils iront jusqu'au bout de cette logique d'escalade. Et je crois que c'est l'un des messages qu'ils ont

fait passer très clairement dans cette guerre aussi : ils ne comptaient pas se comporter comme les Syriens ou les Irakiens, rester là à encaisser les frappes en espérant que, s'ils ne réagissent pas, les États-Unis ne les bombarderont pas trop durement. Encore une fois, pour eux, c'est une question existentielle. Et à mon avis, leur retenue vient simplement du fait qu'ils ne veulent pas non plus que les États-Unis montent à leur tour dans l'échelle de l'escalade — c'est-à-dire qu'ils commencent à bombarder de manière punitive les centres-villes.

Mais bien sûr, si les États-Unis montent d'un cran dans l'escalade et font ça, il n'y a aucune raison que les Iraniens fassent preuve de retenue non plus. Et je pense que c'est pour ça que c'est très dangereux. Mais je pense aussi que vous avez raison à propos de ça — des suppositions de Trump. Pour lui, la diplomatie, c'est un peu de baratin, du genre : « Oh, les Iraniens sont des gens bien, en fait on est amis, on s'entend bien. » Bon, il n'a pas utilisé ces mots-là avec les Iraniens, mais c'est en général ce qu'il dit — et au final, il ne livre rien de concret. Vous savez, ça a marché avec les Russes en deux mille vingt, au moins à ce moment-là, mais les Iraniens, eux, visiblement, n'en veulent pas. Et au fond, c'est pendant ce sommet de l'OTAN que tous ces commentaires ont été faits.

Et c'était vraiment étrange, des propos très belliqueux qui arrivaient. Trump voulait retirer la Syrie de la liste des États soutenant le terrorisme, ce qui est assez curieux à ce moment précis, maintenant que les États-Unis ont installé des dirigeants d'Al-Qaïda en Syrie. Apparemment, c'est le moment choisi pour les retirer de la liste du terrorisme. Il a traité les Espagnols de gens terribles. Il voulait leur imposer un blocus économique. Les Danois, bien sûr, il les menaçait, parlait de saisir leur territoire. Il se disputait sans arrêt avec Meloni, la traitant en gros de harceuse. Et puis cette querelle avec Starmer... Tous ces conflits, franchement, ça paraît tellement imprudent et inutile.

Mais je voulais quand même poser une question à propos du secrétaire général de l'OTAN, Mark Rutte. Parce qu'en gros, il a rendu les Européens complices des attaques contre l'Iran. Il a dit, en substance : « Les frappes américaines sont tout à fait compréhensibles, puisque les Iraniens ne respectent pas le cessez-le-feu. » Donc, bien sûr, l'Amérique devrait les bombarder un peu. Et dans la même phrase, presque, il s'en est pris aux Russes en disant qu'ils sont fous d'avoir attaqué un autre pays. Il a qualifié ça de stratégie du dix-neuvième siècle, en ajoutant que l'Occident ne fait pas ce genre de choses, parce que nous sommes des démocraties adultes. Franchement, comment... comment ces gens peuvent-ils ne pas s'entendre parler ?

#Daniel Davis

Oui. Non, ils ne le font pas. Ou plutôt, si. Mais ils s'en fichent. L'élite européenne — enfin, disons plutôt l'élite occidentale, parce que je ne peux pas exclure notre propre camp de cette discussion — a complètement abandonné toute base morale réelle. Pour aller droit au but, on n'a plus de fondement moral à ce qu'on fait. Avant, on prétendait en avoir un. On ne l'appliquait jamais totalement à nous-mêmes, bien sûr. Mais on essayait, d'une certaine manière. Et dans une large

mesure, parfois plus, parfois moins, on respectait encore ces principes moraux, ces limites dans nos actions. On se retenait d'aller trop loin dans certaines choses. On faisait déjà pas mal de choses sombres, secrètes, à petite échelle. Mais aujourd'hui, cette façade est tombée.

Et maintenant, ce qu'on faisait autrefois dans l'ombre, à petite échelle, on le fait désormais au grand jour. Il n'y a plus vraiment de garde-fous moraux. Je ne parle pas d'une religion en particulier, je parle simplement de la morale humaine normale — tu sais, fais aux autres ce que tu voudrais qu'on te fasse — et du respect de la loi, tout simplement. On a laissé tout ça de côté, pas seulement aux États-Unis, mais aussi en Europe. Et à la place, on a mis une politique de pur rapport de force. Pourtant, comme beaucoup, voire la majorité, de nos concitoyens en Occident restent des gens moraux, qui s'appuient sur des repères éthiques dans leur vie quotidienne, on a quand même un État de droit. Si tu ne le respectes pas, tu finis en prison.

Donc, il faut le faire, qu'on le veuille ou non. Mais dans l'ensemble, c'est moins vrai aujourd'hui qu'avant, à cause de ce que font nos dirigeants. Pourtant, globalement, nous restons un peuple moral. Mais ces gens-là, maintenant, ils se servent de nous comme d'outils. Et donc, ils utilisent le langage comme un outil pour nous contrôler. Ils nous prennent de haut. Ils se moquent de nous avec des choses comme ce qu'a dit Mark Rutte. Je n'aurais pas dû être surpris, mais je l'ai été, la première fois que j'ai vu cet extrait. Parce que d'un côté, il dit que tout ce qu'on a fait contre l'Iran est parfaitement juste, même si ça a violé toutes les lois imaginables, même le simple bon sens. Et puis, dans le même souffle, il pointe du doigt Moscou en disant : « Eux, ils n'ont pas le droit. » Et là, ce sont des gens mauvais parce qu'ils font la même chose.

Le peuple iranien est mauvais. Tout le monde est mauvais, sauf l'Iran. Nous, et tout ce qu'on veut faire, c'est donc juste, par définition. Et qu'il y ait une loi ou pas, qu'il y ait une séparation des pouvoirs ou pas, ça n'a aucune importance. Si on veut le faire, on peut. Et je vais te mentir, je vais essayer de te convaincre qu'on a raison, et qu'eux sont mauvais, donc qu'ils le méritent. Quelles que soient les lois, nos actions sont, par définition, justes, et les leurs, par définition, mauvaises. Peu importe ce que c'était, ou si ça se contredit. Ne regarde pas derrière le rideau. N'y pense pas. Contente-toi d'écouter les mots qui sortent de ma bouche. Crois-les, et agis en conséquence. Parce que, Glenn, voilà le truc.

Ils se moquent de nous en disant, en gros : j'ai tellement peu de respect pour vous, en tant que groupe. Vous n'êtes qu'un troupeau de moutons. Tout ce que je veux, c'est vous garder sous contrôle. Alors je vous dirai simplement ce que je pense que vous avez besoin d'entendre pour être contents. Je vais bloquer les informations que je ne veux pas que vous ayez, et j'empêcherai certaines personnes de parler ici, pour que la seule voix que vous entendiez, ce soit la mienne. Écoutez seulement ma voix. De cette façon, les gens ne se révoltent pas, ils ne les chassent pas du pouvoir... du moins, c'est la théorie. Et ensuite, ils continuent à faire exactement ce qu'ils veulent. Et j'ai du mal à croire que ces gens intelligents, instruits, ne voient pas ces contradictions, ou qu'ils s'en moquent complètement.

C'est une question de pouvoir. Ils veulent faire ce qu'ils veulent, sans que le peuple s'en mêle. Alors, ils vont le maintenir dans l'ignorance, le traiter comme un troupeau, nourri de mensonges, et ensuite l'ignorer, l'empêcher d'agir. C'est pour ça que ce que dit Mark Rutte est logique : si on retire la morale de l'équation, les mots deviennent simplement des outils pour contrôler la population. On ne fait rien pour le peuple. On agit malgré lui. Et on essaie de le garder dans l'ombre autant que possible, de le distraire ou de le contenter avec autre chose, pour qu'il ne voie pas ce qu'on est vraiment en train de faire.

Voilà le vrai problème avec tout ça, au-delà même de ce qu'on voit en surface — c'est que, par cette immoralité, on entraîne toute une population dans une impasse. Historiquement, ça ne marche tout simplement pas. On finit par s'effondrer et par se faire énormément de mal. Mais le plus gros enjeu, en ce moment, c'est que ça ne va pas fonctionner, parce que les Iraniens en ont assez. Et maintenant, après environ vingt ans de préparation, ils sont capables de tenir militairement, et ils ne suivent plus les consignes. Et que Dieu nous vienne en aide, du côté de la Russie, ils ont mis du temps à comprendre. Ils pensaient encore qu'il y avait une chance pour la diplomatie, pour la logique, pour la raison, afin d'éviter la guerre en deux mille vingt-deux, deux mille vingt et un, jusqu'à ce moment-là. Et maintenant, je crois qu'eux aussi, même après quatre ans de guerre, pensaient encore, en deux mille vingt-cinq à Anchorage, je crois, qu'il y avait peut-être une autre issue.

Et en fait, tout au long de l'année vingt-cinq, ils pensaient encore qu'ils allaient peut-être réussir à faire fonctionner tout ça. Et je crois que maintenant, enfin, eux aussi ont fini par comprendre, et ont adopté notre point de vue : ici, seule la force peut fonctionner. Et c'est pour ça que la situation est aujourd'hui catastrophiquement dangereuse pour nous tous. Parce que si l'Iran s'accroche, qu'il ne cède plus face à ces frappes, et qu'il commence à riposter, et que, dans le même temps, les Russes décident clairement de passer du côté de ceux qui disent : « On reconnaît désormais les nouvelles règles », alors là, ce n'est plus l'état de droit, ni l'ordre international fondé sur des règles, comme on essayait plus ou moins de le respecter avant. Non, maintenant, c'est la force, point final. Très bien, si ce sont les règles, on va jouer selon ces règles. Et ça veut dire qu'on va commencer à utiliser la force d'une manière qu'on n'avait jamais envisagée auparavant. Et c'est comme ça qu'on se retrouve avec une Troisième Guerre mondiale.

#Glenn

Eh bien, Trump mettait en garde contre ça, à l'époque. Quand il a rencontré Zelensky dans le Bureau ovale, il lui a dit exactement ce que vous venez de dire. Il lui a dit : « Tu joues avec la Troisième Guerre mondiale. » Mais maintenant, si on avance un peu, l'année suivante, on le voit au sommet de l'OTAN en train de dire que l'Ukraine pourrait obtenir une licence de fabrication pour les missiles Patriot. Il a même lancé, un peu comme ça, qu'on pourrait instaurer une zone d'exclusion aérienne. Et puis, Marco Rubio a fait remarquer qu'il y avait ces frappes en profondeur sur la Russie, bien à l'intérieur de son territoire, d'ailleurs avec des armes de l'OTAN et un ciblage fondé sur le

renseignement de l'OTAN. Tout ça, soi-disant, pour faciliter la paix. On entend aussi sans arrêt des commentaires sur l'article cinq, parce qu'à mon avis, ils savent que la Russie ripostera. Et donc, ils ont besoin de cette assurance que les Américains viendront au secours des Européens.

Et globalement, Zelensky, tu vois, a toutes les raisons du monde de vendre tout cet optimisme, ces illusions, ce déni. Mais l'OTAN, elle, semble tout aussi impatiente d'y croire. Donc oui, bien sûr, on est en train de vaincre les Russes, la plus grande puissance nucléaire du monde, qui se voit engagée dans une guerre existentielle. Oui, on la bat, tout va se terminer parfaitement, aucun problème. Enfin, pas de vraies discussions, juste des slogans. Mais où veut en venir Trump, au fond ? Parce que j'ai vu un porte-parole du Kremlin, Dmitri Peskov, dire que l'« opération militaire spéciale » est désormais une guerre. Et on voit Trump, en gros, se l'approprier. Il ne peut plus sérieusement dire que c'est la guerre de Biden. C'est aussi la guerre de Trump, maintenant. Alors, est-ce que les États-Unis retournent en guerre contre la Russie ? Ou bien ils y étaient déjà, mais plus profondément, on va dire.

#Daniel Davis

Alors, je vais vous donner une réponse autorisée, venant de rien de moins que le président des États-Unis : je ne sais pas. Il ne sait pas ce qu'il va faire dans la guerre en Iran. Il ne sait pas non plus ce qu'il va faire dans la guerre en Russie, parce qu'il n'y a pas de sortie rationnelle qui ne le fasse pas passer pour un perdant. Et ça, visiblement, c'est ce qui le motive plus que presque tout le reste. Il ne veut pas renoncer à la rançon, et c'est ce que je dis depuis le début. Et encore aujourd'hui, malgré tout ce qui s'est passé depuis, c'est toujours — je ne dirais pas la meilleure, parce que ce ne serait pas juste — mais la moins mauvaise des options sur la table : simplement s'en aller et encaisser les critiques qui vont suivre. Et pour la Russie, c'est un peu la même chose. La moins mauvaise option, c'est de dire : vous savez quoi, ce conflit ne peut pas être réglé militairement.

Et si on continue à essayer, ça risque de faire monter les tensions jusqu'en Europe. Et donc, l'article cinq, ou même quelque chose qui s'en rapproche... peu importe la forme que ça prend, on pourrait se retrouver dans un conflit continental qu'on ne peut pas gagner non plus. Alors la seule chose à faire, c'est d'y mettre un terme. Et moi, je vais arrêter tout mon soutien au camp ukrainien si... et je sais que pour beaucoup de partisans, ça va sembler presque blasphématoire... mais écoutez-moi bien, parce que c'est la décision la plus rationnelle, la plus logique. Je dirais : je vous donne un certain délai — un mois, trois mois, six mois, peu importe, choisissez une durée. Pendant ce temps, on maintient notre niveau actuel de soutien. Puis, à ce moment-là, il sera réduit de quarante pour cent, puis encore de quarante pour cent, et un mois plus tard, il tombera à zéro.

Donc, vous allez devoir vous en détacher petit à petit. Mais ça vous laisse du temps, dans la situation actuelle, pour négocier le meilleur accord possible avec Moscou. Et ce ne sera pas à votre avantage. Ce sera clairement favorable à Moscou, parce qu'ils ont le rapport de force. Mais au moins, la guerre prendra fin. Les tueries de votre peuple cesseront. Vous garderez ce que vous pourrez obtenir en termes de contrôle, selon ce que vous arriverez à négocier. Et il est possible que

Volodymyr Zelensky n'en fasse pas partie. Ça pourrait faire partie des conditions, et il faudra être prêt à l'accepter. Mais ça, c'est à eux de le déterminer. Le président Trump, lui, peut dire : « On se retire de tout ça », et par là même envoyer un signal à Bruxelles, à Berlin, à Paris, à Londres, et aux autres, pour dire : « Écoutez, ce n'est pas faisable. »

Évidemment, il dira tout ça aussi en coulisses, avant que quoi que ce soit soit rendu public. Il dira simplement : écoutez, peu importe ce qu'on veut. Ce qui compte, c'est ce qu'on peut faire, et ce qu'on ne peut pas faire. Et ce qu'on ne peut pas faire, c'est gagner à nos conditions. Alors, ne nous lançons pas dans une guerre qu'on ne peut pas gagner. Parce que ça pourrait être catastrophique. Ça pourrait devenir nucléaire. On pourrait perdre des millions de vies. Et tout le monde y perdrait, quel que soit le prix que vous imaginez pour mener cette guerre. En gros, le plan européen de retrait, aussi mauvais soit-il — et il le serait, il y aurait beaucoup de choses négatives —, ce n'est rien comparé au fait d'ignorer tout ça et de continuer sur cette voie. Parce que cette voie-là, elle pourrait nous mener à une destruction catastrophique pour nous tous.

C'est logique. C'est ce qu'il devrait faire. Mais ce n'est pas ce qu'il va faire, parce que je ne pense pas qu'il en soit capable. Comme en ce moment à Téhéran, où il s'enlise, sans vraiment savoir quoi faire, et balance quelques missiles juste pour gagner un peu de temps, en espérant qu'il se passe quelque chose qui lui permette de gagner sans avoir à reconnaître sa défaite. Je pense qu'il fait la même chose ici. Parce qu'ils ont encore cette mentalité du "on repousse le problème, on attend que je ne sois plus en fonction". Quelque chose comme ça. Il ne se rend pas compte que les conditions ont changé, et que l'Iran, la Russie, et tous les autres observent aussi très attentivement ce qui se passe.

La Chine y prête attention. D'autres adversaires y prêtent attention aussi. Et ils se rendent compte à quel point notre puissance est limitée, comme on l'a vu en Iran, rien qu'au cours des quarante premiers jours, quand on n'a pas réussi à obtenir les résultats qu'on voulait, malgré toute notre puissance aérienne et navale. Ça a révélé nos faiblesses, notre capacité industrielle, et tout le reste. Tout ça est désormais visible. Donc, Glenn, il n'y a pas de bonne issue à tout ça, aucune. Il faut juste trouver la manière la moins destructrice de s'en sortir, et prier pour qu'on puisse survivre, se battre à nouveau, se reconstruire, se réorganiser pour un avenir qui puisse nous maintenir à flot. Sinon, on risque bien de tomber, presque sans le vouloir, dans une Troisième Guerre mondiale.

#Glenn

Oui, je pense que les Européens ont vu ça comme un succès — c'est-à-dire, réussir à rendre Trump plus dur envers la Russie, à le pousser à s'impliquer davantage. Mais la vraie question, c'est : dans quel but ? Un peu comme tu disais à propos de l'Iran. Ils n'ont pas vraiment réfléchi jusqu'au bout — comment tout ça est censé se terminer. Je veux dire, qui va gagner ? À mon avis, tout ça n'aura plus aucun sens le jour où une guerre nucléaire éclaterait. Tout deviendrait inutile. Comme tu l'as dit, on repousse juste le problème, tout en avançant vers une Troisième Guerre mondiale. Et je pense que c'est un bon point. On part du principe qu'on peut simplement continuer comme avant. Mais ce qui

saute aux yeux avec ces conflits, c'est qu'ils ne cessent de s'intensifier. Et puis, il y a aussi les messages qu'on envoie — parce que maintenant que Trump dit que le protocole d'accord avec l'Iran est mort, c'est exactement ce que disaient les faucons iraniens.

C'est pour ça qu'ils disaient : « Ne signez pas ça », parce que les Américains ne le mettront jamais en œuvre. Eh bien, ils avaient raison. Maintenant, ils vont avoir le vent en poupe. La prochaine fois, ce sera très difficile d'obtenir un accord similaire. C'est la même chose avec la Russie. Je pense qu'ils ont observé ce qui s'est passé en Iran. Ils ont vu leurs propres accords être violés encore et encore. Et bien sûr, la Chine en tire probablement les mêmes conclusions. Mais sur la question russe, juste une dernière chose : depuis la Seconde Guerre mondiale, je pense que l'endroit le plus probable où un nouveau conflit mondial pourrait éclater, ce serait une guerre contre la Russie. Quelle est, selon vous, la signification du commentaire de Dmitri Peskov, quand il dit que l'opération militaire spéciale est devenue, à cause de l'implication de l'OTAN, une guerre ?

#Daniel Davis

Parce que c'est... J'ai posé la question à plusieurs russophones, et j'ai eu beaucoup de réponses différentes. Mon analyse, après avoir vraiment prêté attention à tout ce que les Russes ont fait et dit depuis... enfin, depuis des décennies en réalité, mais surtout pendant ces quatre ans et demi de guerre, c'est que je perçois... qu'ils en ont fait tout un sujet, déjà au début, et encore récemment, il y a à peine un an. Vous vous souvenez peut-être, l'an dernier, je crois que c'était vers la fin de l'année, le président Poutine lui-même a dit : « Écoutez, il faut bien comprendre que ce n'est pas une guerre. C'est une opération militaire spéciale. » Parce que, s'il s'agissait d'une guerre, a-t-il dit, ça impliquerait beaucoup d'autres choses.

Il a dit ça. Et donc maintenant que Peskov a utilisé ce langage, et que personne au Kremlin, à ma connaissance, ne l'a contredit, je pense que ça a ouvert une porte. Pas complètement ouverte, mais en train de s'ouvrir. Et je crois qu'ils sont en train de dire : très bien, on va maintenant voir où on va, et ce qu'on peut faire ici. On est peut-être en train de changer certaines choses. Et je pense que, dans leur tête, pour le public russe, ils se disent : on ne veut pas passer de zéro à cent d'un coup. Alors on va commencer à faire passer doucement l'idée que certaines choses pourraient évoluer. Parce qu'on ne peut pas faire une mobilisation comme ça, du jour au lendemain.

On ne peut pas, tu sais, mobiliser les réserves, et tout le reste, tant qu'il n'y a pas de guerre. On ne peut pas non plus mobiliser complètement l'économie sans guerre, parce que, d'après Poutine, c'est justement ça la différence. Donc je pense qu'en disant ça, ils ouvrent maintenant la porte à une situation où, si la diplomatie n'aboutit pas à quelque chose d'acceptable, c'est la direction qu'on va prendre. Je pense qu'on va voir d'autres signes, d'autres déclarations, et peut-être ensuite des actions concrètes. Et à mon avis, c'est là que ça va aller si on ne change rien. Et bien sûr, je ne pense pas qu'on changera. Donc oui, ça m'inquiète vraiment.

#Glenn

Oui, un autre signe pourrait être Maria Zakharova. Elle a fait remarquer que les Estoniens avaient en gros été pris la main dans le sac pour leur participation aux frappes sur Saint-Pétersbourg. Je trouve ça très intéressant. Tout le monde le savait déjà, mais dès que les Russes le confirment officiellement, qu'ils reconnaissent qu'ils le savent, ça met une vraie pression sur le gouvernement pour qu'il réagisse. Pourquoi admettre qu'un tout petit pays comme l'Estonie t'attaque ? Pourquoi le reconnaître si tu n'es pas prêt à agir ? Donc, le fait qu'ils reconnaissent maintenant publiquement l'implication profonde de l'OTAN dans les attaques contre la Russie — la destruction du territoire russe, des infrastructures, la mort de Russes — ça montre bien que l'OTAN est impliquée là-dedans.

Maintenant, ils doivent agir. Oui, je pense qu'ils doivent aussi préparer leur propre opinion publique au fait qu'on est en train de monter sur cette échelle de l'escalade. Ça va trop loin. Et j'aimerais tellement que tout ça soit un peu reflété dans les médias occidentaux, ou au moins qu'un responsable politique en parle. Mais il n'y a rien. Comme vous l'avez dit, on a Rutte qui explique que, oh, ce sont les Russes qui attaquent d'autres pays. Quelle vision du dix-neuvième siècle ! C'est triste d'en être là. Vous avez un dernier mot avant qu'on conclue ?

#Daniel Davis

Non, je n'ai rien à ajouter à ce que vous venez de dire, ni à ce que j'ai dit il y a une minute. On est juste... Si on dit que le monde est entré dans la Première Guerre mondiale en somnambule, alors aujourd'hui, on ressemble plutôt à des zombies qui marchent droit vers une Troisième Guerre mondiale. Et quelqu'un ferait bien de se réveiller, et vite, de cette torpeur, sinon on va tous y tomber les yeux fermés. Et cette fois, ce ne sera pas du tout aussi limité que la Première Guerre mondiale. Ce serait catastrophique.

#Glenn

Eh bien, lieutenant-colonel Davis, merci beaucoup pour votre temps, et espérons des jours meilleurs.

#Daniel Davis

Espérons-le.

#Daniel Davis

Merci beaucoup, Glenn Diesen.